Stèles et statues de Roquepertuse : état de la question

Philippe Boissinot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dam/2726>

DOI : 10.4000/dam.2726

ISSN : 1955-2432

Éditeur

ADAM éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 247-262

ISBN : 2-908774-23-2

ISSN : 0184-1068

Référence électronique

Philippe Boissinot, « Stèles et statues de Roquepertuse : état de la question », *Documents d'archéologie méridionale* [En ligne], 34 | 2011, mis en ligne le 09 novembre 2017, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dam/2726> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dam.2726>

Stèles et statues de Roquepertuse : état de la question

■ 1 Gravure de l'une des statues extraite de l'ouvrage d'Isidore Gilles (1873), exécutée par Levenq et faisant la synthèse des fragments découverts.

1. Présentation

Les représentations figurées ne constituent pas des objets comme les autres. Voilà une hypothèse que l'on peut retenir sans grands risques interprétatifs, une remarque qui s'applique aussi bien au fonctionnement des sociétés anciennes qu'à notre rapport à ces objets figurés que l'on exhume du sol. Ce deuxième aspect explique l'attention accordée dès la fin du XIX^e s. aux découvertes lapidaires de Roquepertuse (fig. 1) et, inversement, la méconnaissance de leur contexte de découverte (Gilles 1873). À cela, il faut ajouter

des contraintes topographiques peu courantes pour un oppidum, qui ne pouvaient qu'être difficilement appréhendées à une période – les années 1920 pour simplifier – où la méthode stratigraphique n'était pas encore appliquée à la fouille protohistorique. Le site de Roquepertuse est en effet constitué d'un exigu plateau calcaire, aride et dépourvu de niveaux archéologiques, autour duquel s'étendent des pentes particulièrement fortes, notamment à l'emplacement des principales découvertes, au pied d'un cirque rocheux. Les premiers fouilleurs n'ont pas tenu compte des fréquents rabotages qui ont affecté les terrasses aménagées dans les pentes, ne voyant qu'une seule occupation là où une durée d'utilisation pouvait se traduire par de fréquents réaména-

gements. Ainsi les recherches menées par H. de Gérin-Ricard (1927 ; 1928) se sont-elles avérées particulièrement fructueuses, avec la découverte d'éléments d'architecture (piliers et linteaux) et de rondes-bosses maintenant fort célèbres, tout en se trompant sur la nature des contextes rencontrés.

Dans un premier temps, l'absence de fortification reconnue et une interprétation partisane des statues avaient conduit les chercheurs à privilégier une fonction religieuse du site. M. Clerc, parmi d'autres, helléniste de formation avant d'enseigner l'histoire de la Provence à l'Université d'Aix, n'y voyait que l'illustration d'un modèle cultuel bien connu en Grèce, quitte à lui associer une statue découverte à Rognac afin de mieux correspondre à sa théorie des triades, et envisager les restes que l'on dirait maintenant domestiques comme relevant des activités vivrières des officiants du sanctuaire (Clerc 1916). Dans la littérature archéologique, le petit site de Roquepertuse devint un « sanctuaire confédéral », alors que le site plus vaste d'Entremont, avec des statues et des crânes exposés comparables, mais avec des fortifications et des habitations bien caractérisées, se voyait qualifier de « capitale » par sa fonction. Voilà qui autorisait une mise en ordre de l'espace protohistorique, avec des centres aux fonctions bien distinctes.

Le réexamen des collections issues des premières fouilles de Roquepertuse ont permis de préciser la chronologie de l'occupation, qui doit être désormais placée avant la Conquête (Gantès 1978), et de reconsidérer l'ensemble des éléments lapidaires (coll. 1991), sans toutefois remettre en cause la fonction générale assignée au site. Cette dernière question n'a pu être discutée qu'à partir de la reprise des fouilles en 1994 (Boissinot, Lescure 1998 ; Boissinot 1998 ; 2004). Plutôt que d'apporter un ferme démenti quant à la fonction de sanctuaire, ces nouvelles recherches nous éclairent sur le fonctionnement complexe de ce site aggloméré où, assurément, le religieux et le politique ont chacun leur part, souvent difficile à démêler. Cette dialectique peut s'envisager pendant un long siècle, le III^e s. av. J.-C. pour simplifier, à une période qui ne correspond pas à celle du style des statues, qu'il faut également reconsidérer et placer plus haut dans la chronologie (Guillaumet, Rapin 2000 ; Rapin 2002 ; 2004). En outre, il n'est pas inutile de noter que la dernière phase d'occupation protohistorique, à la charnière avec le II^e s. av. J.-C., correspond à un établissement aménagé dans les ruines du noyau fortifié de l'agglomération et en grande partie consacré au traitement des denrées agricoles (ferme ?) : voilà un bien singulier destin pour un espace prétendument sacré, alors qu'aucune rupture culturelle ne se manifeste dans le mobilier le plus quotidien (Boissinot 1999) ! Quant aux périodes les plus anciennes, elles sont encore plus mal caractérisées et les quelques éléments que l'on placerait volontiers dans la sphère cultuelle, peut-être dès la fin du Néolithique, ont tous été découverts en position secondaire, ce qui nous

oblige à envisager ces objets – des monolithes grossièrement taillés – dans la longue durée.

2. Les monolithes des premières occupations

La plus ancienne occupation du site remonte probablement au Néolithique final. On ne connaît de cette période que les lambeaux d'une couche brun foncé contenant quelques tessons aux formes et aux décors caractéristiques, à la base de la séquence protohistorique. Ces niveaux n'ont pas vraiment été explorés à ce jour et l'on ne s'étonnera pas de ne compter aucune structure associée.

Après un long hiatus, durant tout l'âge du Bronze et le début de la période suivante, quelques habitations, dont l'une comporte une abside construite en terre et bois, sont installées sur de petits replats aménagés le long de la pente dans la seconde moitié du V^e s. av. J.-C. (Boissinot, Gantès 2000 : période 4). À ce jour, nous n'avons trouvé dans les niveaux associés aucun fragment rocheux qui corresponde au matériau utilisé pour les pièces sculptées connues en remploi dans des phases plus tardives. Le même constat doit être fait pour la période suivante, datée de la première moitié du IV^e s. av. J.-C., et malheureusement très mal connue dans le périmètre des fouilles, qui voit cependant l'introduction d'une nouvelle technologie sur le site : la construction en adobes. Sans doute a-t-elle été appliquée à des constructions sises sur le plateau, dont il ne reste aujourd'hui plus rien (Boissinot, Gantès 2000 : période 6).

Ce n'est qu'à la fin du IV^e s. av. J.-C. que le site fait l'objet d'un aménagement durable en terrasses, période pour laquelle nous sommes assurés de l'existence d'un véritable rempart, fermant une partie du cirque et clôturant le plateau sommital – mais nous ne savons rien de l'existence d'une éventuelle enceinte préalable. Ces travaux ont mobilisé des masses importantes de pierres, parmi lesquelles il faut compter de nombreuses stèles. H. de Gérin-Ricard avait déjà signalé de tels « *monuments mégalithiques* » ou « *menhirs* » en remploi dans les constructions dégagées par ses ouvriers : le plus grand d'entre eux (1,80 x 0,70 x 0,45 m) avait été mis au jour à l'extrémité d'un mur de terrasse agricole récente (Gérin-Ricard 1927 : mur 2 [MR 404]¹, pl. I, fig. 1) et extrait à l'occasion (fig. 2) ; les autres, au total une quinzaine, tous de petite taille (0,25 à 0,70 m de long), formaient un dallage au pied du grand mur frontal (MR 473), lequel sera ultérieurement enjambé par le portique dont nous reparlerons – mais que le premier fouilleur ne situait pas précisément ici (fig. 3). Ce sont des pierres « *ovoïdes ou à sommet arrondi, rarement carré, dont toutes les arêtes sont adoucies comme par un polissage* », avec des bases nettement plus frustes, taillées dans un calcaire extrait dans la région de Coudoux (Gérin-Ricard 1927, 13). Certaines d'entre elles comportaient des cupules (fig. 4) ou

■ 2 Planche 1 de la première publication d'H. de Gérin-Ricard (1927) mêlant monolithes et objets métalliques à des échelles variées.

■ 3 État de la terrasse 1, au pied du mur 473, avant la reprise des fouilles (cl. : J. Dufour).

des « *cupulettes* » – selon l'expression de l'auteur –, parfois reliées par des « *canaux* » (Gérin-Ricard 1928, fig. 4). J.-C. Bessac qui avait pu les observer au Musée Borély avait noté l'abondance des cupules, quelques chanfreins d'arêtes, une prédominance des sommets arrondis et une parenté avec les exemplaires mis au jour à Saint-Blaise et à *Glanum* (Bessac, Bouloumié 1985, 177-178).

En 1927, ces « monuments » étaient qualifiés de « *stèles* » en raison de leur parenté avec des pierres dressées retrouvées en Bretagne, dans des contextes funéraires mégalithiques. Plus localement, H. de Gérin-Ricard y voyait, soit des prototypes, soit des exemplaires dérivés des stèles gravées de Trets et d'Orgon, lesquelles devaient selon lui être datées du début de l'âge du Bronze, chronologie qu'il faut désormais revoir et quelque peu vieillir jusqu'au Néolithique récent.

■ 4 La pierre à cupules mise au jour par H. de Gérin-Ricard.

Depuis les fouilles des années 1920, d'autres spécimens ont été mis au jour dans le même secteur. Le nettoyage de la terrasse supérieure 5, laquelle avait été de nouveau dégagée par R. Ambart dans les années 1960, sans y obtenir de résultats probants, a livré quatre stèles inédites (longueur minimale : 0,80 m) disposées de manière à asseoir l'un des murs (MR 472) de la structure de base du portique (Boissinot, Gantès 2000, fig. 12 et 13) (fig. 5). Ces blocs n'étaient pas visibles au moment de l'érection de l'édifice, de même que la stèle de base (1,10 m x 0,30 m) du grand mur frontal (MR 473), un des premiers blocs mis en place dans cette structure, ultérieurement masqué par le dallage mis au jour par H. de Gérin-Ricard, et dont nous avons déjà parlé (Boissinot, Gantès 2000, fig. 2).

Également dans ce que nous appelons le « noyau fortifié » (plateau sommital et terrasses 1, 5 et 6), une stèle (0,90 x 0,40 m) doit être signalée dans la première assise du mur partiellement démantelé (MR 139) séparant la terrasse 1 des aménagements rupestres situés au pied du plateau des amandiers (Boissinot, Lescure 1998, fig. 3).

Au-delà du rempart (fig. 6), vers l'aval, on ne connaît aucune réutilisation de stèle dans les murs de l'habitat domestique. Le seul exemplaire mis au jour provient du soubassement d'une plaque foyer (FY 742) construite devant l'habitation 5, et située immédiatement à gauche du grand escalier (fig. 7 et 8). D'une hauteur de 0,68 m et grossièrement taillée, elle présente une forme dissymétrique, avec un côté légèrement curviligne, mais ne correspond certainement pas à un croissant comme on en trouve dans la région de Martigues (Bessac, Chausserie-Laprée 1992, fig. 18 à 25). Un autre bloc de grande taille (1,10 x 0,40 m) a été retrouvé à l'emplacement du seuil de l'habitation 13, plus bas, le long de la même rue 6 qui est la principale artère reliant le noyau fortifié aux quartiers du vallon. Cette pierre présente une profonde rainure axiale en V, s'élargissant vers l'une des extrémités et s'inscrivant à cet endroit dans une dépression circulaire à peine marquée (diamètre : 0,30 m) ; l'autre face de ce bloc vaguement parallélépipédique ne présente quant à elle aucun aménagement particulier (fig. 9). S'il ne s'agit manifestement pas d'un agencement lié à la fermeture de la porte mentionnée, on ne peut exclure ici un autre dispositif technique, de toute évidence en remploi : la rainure peut par exemple être destinée à l'écoulement d'un liquide extrait dans la petite dépression circulaire ; mais le rapport entre la longueur de la rainure et la taille du disque étonne cependant si l'on se réfère aux pressoirs protohistoriques déjà mentionnés. Faute d'interprétation satisfaisante, et en considération de la pierre utilisée, identique à celle des stèles déjà étudiées, nous avons jugé utile de mentionner ce bloc ici, d'autant plus qu'il se place vers le centre de l'anomalie curviligne que nous avons repérée (Boissinot 2004, fig. 2).

Il faut mettre à part le cippe (0,34 x 0,23 x 0,19 m) en remploi dans le renforcement du rempart intervenu lors de la période 10a, dans le courant du III^e s. av. J.-C. (Boissinot 2000, fig. 2 ; Boissinot 2004, fig. 6). Si la roche est a priori identique – le calcaire de Coudoux –, la finition diffère par sa finesse en comparaison des exemplaires que nous avons évoqués. À une base mal dégrossie et franchement débordante, on peut opposer un sommet plus lisse – bien que les côtés ne soient pas dépourvus de traces de taille – avec une terminaison curviligne et parfaitement symétrique (fig. 10 et 11). La partie supérieure présente deux rainures parallèles taillées près de l'arête, qui s'estompent au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la base ; les côtés droits en sont dépourvus. Cette pierre était disposée en boutisse dans le parement externe (MR 50), présentant sa face mal dégrossie au regard : de la sorte, l'objet n'était guère mis en valeur, ni même caché, n'occupant en outre aucune place singulière, ce qui nous amène à privilégier ici un simple usage comme matériau de construction. Les éléments de comparaison ne manquent pas dans la Protohistoire régionale, notamment à Saint-Blaise et *Glanum* (Bessac, Bouloumié 1985, fig. 12 ; Arcelin, Dedet, Schwaller 1992, fig. 6).

■ 5 Les stèles en place sous le mur MR 472 de la terrasse 5 (cl. : B. Laire).

■ 6 Emplacement des découvertes de stèles en remploi lors des fouilles récentes (rouge) et anciennes (rose). En vert, les fosses devant le rempart pouvant être mises en relation avec la statuaire. Les cercles concentriques indiquent l'anomalie découverte en bas de la terrasse 2. Les principales trouvailles lapidaires d'H. de Gérin-Ricard sont replacées dans le contexte de la terrasse 1 (jaune).

■ 7 La stèle semi-curviligne devant l'habitation 5.

■ 9 La pierre aménagée retrouvée sur le seuil de l'habitation 13 (terrasse 2).

■ 8 Emplacement de la stèle semi-curviligne dans le radier supportant le foyer FY 742 devant l'habitation 5 (fouilles 2000).

■ 10 Le cippe du parement du rempart (cl. : B. Laire).

■ 11 Relevé du cippe découvert dans le parement du rempart (MR 473).

■ 12 Fragment de dalle avec décor gravé provenant des fouilles d'H. de Gérin-Ricard.

Mise au jour par H. de Gérin-Ricard, une pierre gravée de lignes formant des losanges (fig. 12) présente quelques affinités avec des exemplaires de Saint-Pierre-les-Martigues (Bessac, Chausserie-Laprée 1992, fig. 11 et 12) ; mais nous ne savons pas si le décor présent sur ce fragment de dalle appartenait en fait à un bloc plus épais car également brisé dans son épaisseur.

En dehors du cippe dont nous venons de parler et de l'exemplaire gravé, les autres blocs, tous aniconiques, ne constituent pas une série homogène : les formes, les tailles et les finitions diffèrent grandement. Ces objets sont préférentiellement en remploi dans des constructions qui excèdent la sphère domestique, sauf dans un cas exceptionnel, pour soutenir un foyer installé dans une rue. Ils ont été élaborés avant le III^e s. av. J.-C., lors de périodes difficiles à situer dans le temps, entre le Néolithique final et le IV^e s. av. J.-C. Le fait que ce soit une roche exogène qui ait été utilisée renforce l'idée d'une appartenance première à une structure exceptionnelle, pourquoi pas funéraire comme le

proposait déjà H. de Gérin-Ricard. Il est tentant de relier ces blocs à l'anomalie curviligne repérée dans la partie basse de la terrasse 2 (Boissinot 2004, fig. 2), celle-ci pouvant s'interpréter comme les restes d'un monument funéraire antérieur à l'urbanisation du secteur. Dans le cadre de cette hypothèse, et en songeant aux dispositifs observés dans la nécropole néolithique de Château-Blanc à Ventabren (Hasler *et al.* 2002), à quelques kilomètres de Roquepertuse, ne peut-on pas penser que ce que nous avons qualifié de trou de poteau (TP 1078 : diamètre de 0,30 m pour une profondeur de 0,60 m) corresponde en fait au logement d'une pierre dressée, comme on peut en trouver autour des ensembles funéraires ? Mais, faute de sépulture découverte, et compte tenu de l'exploration très partielle de ce secteur, il nous est impossible d'aller plus loin. Comme le suggérait déjà H. de Gérin-Ricard en 1927 (39), il faut certainement envisager un long hiatus entre la mise en place de ces stèles sur le site et leur remploi dans le gros œuvre du second âge du Fer, sur un site où le rocher, très morcelé, se prête mal au débitage en blocs². Plutôt que d'interpréter leur usage secondaire comme une forme de désacralisation – ce qui n'est pas exclu mais peu convainquant à l'examen des points de découverte – nous privilégierons une raison pragmatique, visant à compléter les ressources en matériaux qui faisaient ici particulièrement défaut.

3. La question de la statuaire

Les sondages et décapages réalisés jusqu'en 2002 ont permis de replacer le portique initialement découvert par H. de Gérin-Ricard au sein d'une véritable agglomération à l'évolution complexe, laquelle présente une enceinte au dispositif original et, manifestement, aucune spécialisation dans le domaine religieux *stricto sensu*. Cette réinterprétation concerne non seulement la nature et la fonction du site,

mais aussi celles de la statuaire. Les analyses stylistiques d'André Rapin à la lumière des récentes découvertes de Glauberg ont mis fin aux impasses de l'hellénocentrisme tout en introduisant de nouvelles propositions fonctionnelles et chronologiques (Guillaumet, Rapin 2000 ; Arcelin, Rapin 2002 ; Rapin 2002 ; Arcelin, Rapin 2003). Dans le détail des sculptures, la plupart des éléments caractéristiques de la panoplie du guerrier celte ont été reconnus (Rapin 1999) et, depuis peu, s'y sont ajoutés les restes de plusieurs fourreaux d'épées représentés dans la pierre (Boissinot 2004, fig. 8). Selon lui, la statuaire de Roquepertuse appartiendrait à la mouvance celtique européenne et daterait d'une période centrée sur le V^e s. av. J.-C., ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes dans le cadre de la chronologie de l'occupation que nous avons partiellement évoquée.

Sans pouvoir en préciser le nombre, il est clair que le nombre de représentations en ronde bosse dépasse largement les deux personnages assis en tailleur publiés par I. Gilles ou les quatre reconnus plus tard par A. Barbet (Barbet 1991). À cette série s'ajoute la célèbre sculpture bicéphale qualifiée d'*Hermès* par P. Jacobsthal, un oiseau dont nous sommes maintenant assurés de son appartenance à la famille des rapaces, ainsi qu'un cheval (fig. 13), qui est le seul élément sculpté à une échelle inférieure à la taille naturelle et récemment découvert. Voilà pour les pièces identifiables pour lesquelles nous ne disposons d'aucun critère de contemporanéité ou de proximité spatiale : faut-il voir tous ces éléments comme les parties d'un ensemble et quel lien ces sculptures entretiennent-elles avec le portique en dehors d'une parenté de matériau, à savoir le calcaire exogène de Coudoux ?

■ 13 La tête de cheval miniature (1995, zone 1).
Plus grande longueur : 15 cm ; largeur : 9 cm.

Reprenons l'histoire générale de l'agglomération telle qu'elle peut être proposée à l'issue de l'analyse stratigraphique. Nous l'avons vu, à partir du IV^e s. av. J.-C., les murs porteurs avec briques sont clairement établis, sans qu'il soit possible de présenter le moindre plan dans un secteur qui connaîtra par la suite de nombreuses restructurations. Le premier de ces bouleversements est lié à l'édification d'une enceinte à mi-pente, probablement dès la fin de ce siècle. De manière très originale, la fortification enclôt l'extrémité du plateau sommital et le cirque rocheux, soit une surface chaotique dépassant légèrement 0,1 ha (noyau central) ; elle comporte au moins une tour circulaire et, localement, un fossé sec, permettant de protéger respectivement un angle de la courtine et la partie sommitale de l'édifice à son contact avec le plateau. Très tôt, un habitat extra-muros se développe (transition IV^e/III^e s. av. J.-C.). Il est probable que le portique ait été établi au cours de l'une de ces deux périodes ; il est bâti au centre du cirque rocheux, à cheval sur un mur de terrasse, offrant au visiteur qui accède par le vallon l'aspect d'une construction sur deux étages (bâtiment B : 17,5 m x 3,5 m au sol), qui n'évoque en rien ce que l'on connaît dans l'habitat domestique de la région (fig. 14). Les restructurations ultérieures, la dispersion des éléments lapidaires et les dommages subis au cours des fouilles anciennes ne permettent, ni d'en comprendre l'organisation interne, ni d'évoquer le contenu du bâtiment (exposition des fameuses statues en ronde bosse ?).

Dans le courant du III^e s. av. J.-C., les édifices situés à l'entrée de la terrasse 1 prennent un aspect beaucoup plus monumental : le rempart fait l'objet d'un rhabillage et l'accès à la porte est aménagé par un escalier fait de gros blocs. À ce dispositif correspond la mise en place d'îlots d'habitations établies en terrasses le long de la voie d'accès principale. Puis, à une période difficile à préciser, mais appartenant toujours au III^e s. av. J.-C., le monument (bâtiment B) et la statuaire sont – en partie ou en totalité ? – détruits ; les restes lapidaires très fragmentés trouvés dans les remblais des futures habitations attestent de la violence (symbolique) mise en œuvre. Nous en donnons l'illustration par le contenu d'un des remblais installé dans le sous-bassement de l'habitation 16 (fig. 15) où la présence d'un fragment finement gravé, ici comme ailleurs dans d'autres remblais, atteste de l'opération de destruction, et non de fabrication. Ces rebuts sont significativement répandus dans la partie invisible des espaces domestiques et ne sont jamais utilisés dans l'appareil des murs reconstruits à l'occasion. Bien que son contexte stratigraphique soit relativement incertain, l'oiseau découvert par H. de Gérin-Ricard sur la terrasse 1, au pied du grand mur frontal, pourrait avoir subi un sort équivalent compte tenu de son émiettement.

L'agglomération ne disparaît pas pour autant à la suite de cet épisode ; tout en complétant le nombre de ses îlots, en

■ 14 Reconstitution du bâtiment B à portique (Ph. B.) à partir d'une deuxième proposition de J.-M. Gassend.

■ 15 Fragments de statues provenant d'un remblai de la terrasse 2 (US 978, ESP 16, fouilles 2000). Sont séparés des éléments informes, les fragments comportant une partie travaillée (TR), celui comportant une trace de peinture rouge (PT) et l'exemplaire avec gravures (GR).

a

b

c

d

e

f

■ 16 Essai de synthèse des dommages subis par les rondes-bosses.
a : statue A ; b : statue B ; c et d : sculpture bicéphale ; e : partie basse de la statue A ;
f : les éléments brisés de l'Us 612 de l'ESP 5 (fouilles 1999).

améliorant l'alignement des façades et en se parant d'un nouvel escalier monumental, elle atteint désormais son extension maximale (période 12). Que devient alors le noyau central, toujours fermé par de puissantes murailles mais a priori dépourvu de l'édifice à portique, au moins dans sa disposition initiale ? La documentation est hélas une fois de plus muette en raison du rabotage régulier des couches dans ce secteur du site. Avant la fin du III^e s. av. J.-C., le village est incendié, certainement à la suite d'un siège, comme l'attestent les nombreux boulets et pointes de traits découverts. Pour une raison que l'on s'explique mal, ces projectiles en pierre ont été taillés dans le matériau des statues et de l'architecture monumentale, sans que l'on soit cependant assuré d'une récupération de ces éléments sculptés.

La dernière phase d'occupation, de loin la mieux connue, correspond à une rétraction du site autour de l'ancien noyau fortifié. Les quartiers bas abandonnés après leur destruction violente sont recouverts et une terrasse est aménagée pour contenir les activités de ce qui ressemble à une ferme (stockage, transformation des productions agricoles...). Des divisions internes apparaissent sur la terrasse 1 en arrière de l'ancien rempart avant que cet habitat ne soit à son tour incendié lors de la transition III^e/II^e s. av. J.-C. (période 14), comme la plupart des sites régionaux de cette période, pour des raisons qui nous échappent encore aujourd'hui.

Comment faut-il interpréter cette évolution complexe et quels liens établir avec l'usage de la statuaire ? En ce qui concerne la datation des éléments lapidaires, les nouvelles recherches de terrain ne livrent que leur moment de destruction, dans le courant du III^e s. av. J.-C., alors que le site n'a pas encore atteint son extension maximale. Mais, faut-il envisager une destruction globale de la statuaire ou n'attribuer cette action qu'à une seule partie de la série ? Les conditions de découverte de la sculpture bicéphale ne sont malheureusement pas bien assurées ; il n'est pas sûr que cette pièce ait été encore en usage au moment de la dernière occupation du site, comme une lecture attentive de la première publication des fouilles semble le suggérer, et contrairement à l'avis d'H. de Gérin-Ricard. En outre, pour rendre le problème plus complexe encore, la sculpture semble avoir subi quelques remaniements, ce qui laisse supposer une éventuelle réinterprétation de leur iconographie :

- la protubérance entre les deux têtes du bicéphale, peut-être initialement des feuilles de gui, a été réduite par martelage, mais pas entièrement (fig. 16c et d) : faut-il y voir une adaptation de l'objet à une nouvelle disposition et/ou fonction, ou bien a-t-on cherché à supprimer la partie la plus reconnaissable d'un symbole ?
- le guerrier assis en tailleur n° 8270 (Barbet 1991 : statue B), qui avait son bras gauche replié sur la poitrine, a vu cette partie de son corps, et peut-être l'éventuel objet qu'elle tenait, soigneusement martelée (fig. 16a) : cette amputation faite, la statue a-t-elle été mise au rebut ou

est-elle restée visible avec cette « blessure » symbolique ? Il existe d'autre part des indices sérieux de décapitation qui a laissé une marque en biseau sur le côté droit (fig. 17), action effectuée par l'arrière du guerrier représenté, qui a dû nécessairement heurter le couvre-nuque. Quant aux marques présentes sur ses jambes repliées, nous avons quelques difficultés à distinguer un piquetage volontaire des effets produits par une exposition à un environnement hostile (conditions climatiques) ;

- le guerrier assis en tailleur n° 8271 (Barbet 1991 : statue A), la moins bien conservée des deux premières statues retrouvées, présente elle aussi des traces – certes moins évidentes – de décapitation avec, peut-être, une attention particulière accordée au démantèlement du torse (fig. 16b). Posée entre les jambes, une forme (animale ?) a manifestement subi une ablation.

■ 17 Marque de décapitation sur le cou de la statue B (inv. 8270).

Mais ce ne sont pas seulement les rondes-bosses qui ont subi quelques remaniements : le linteau aux chevaux anciennement mis au jour par H. de Gérin-Ricard a certainement été réutilisé après avoir été brisé comme le suggère la mise en place d'une mortaise (fig. 18) ; la même remarque peut être faite à propos d'un bloc découvert récemment dans l'éboulis du rempart, qui comporte un dispositif similaire, mais pour un bloc trop court pour avoir été conçu directement de la sorte (fig. 19).

Nous sommes donc amenés à envisager des « carrières d'objets » en dehors de toute chronologie absolue et contextes spatiaux assurés. Certains d'entre eux ont été « annihilés » par dislocation, d'autres ont été amputés ou réparés. Plusieurs de ces transformations pourraient relever de phénomènes d'iconoclastie, comme nous l'avons déjà proposé (Boissinot 2004, 60), sachant que cette pratique ne concerne pas exclusivement les images religieuses, comme pourrait le suggérer l'étymologie byzantine, mais également les icônes de la sphère politique.

■ 18 Vue de la mortaise sur le linteau aux chevaux découvert par H. de Gérin-Ricard.

Mais revenons à notre question : faut-il systématiquement associer le portique aux productions en ronde bosse (fig. 20 : hypothèse I) ? Bien que le matériau soit identique, aucun argument archéologique ne permet pour l'instant de trancher, les conditions de découverte des deux guerriers du Musée Borély – les pièces les mieux conservées – étant en partie responsables de cette méconnaissance, de même que l'absence de tout sol rigoureusement appréhendé au sein du bâtiment B. Manifestement, le portique a une durée de vie inférieure à un siècle mais joue un rôle fondamental dans la structuration de l'espace ; rien ne permet d'affirmer cependant qu'il ait servi à abriter les statues dès leur élaboration, ou plus tard encore, celles-ci ayant peut-être connu en outre une durée d'utilisation toute autre. De plus, l'éventuelle cohérence des références iconographiques entre les rondes-bosses et les éléments décorés de l'architecture n'est que le fruit d'une analyse a posteriori, sans garanties (fig. 21).

En dehors de ce bâtiment, et en se référant aux découvertes plus explicites de *Glanum* (Barbet 1991 ; Roth 2004), on pourrait penser qu'une ou des statues de guerrier(s) ai(en)t été exposée(s) devant le rempart, à proximité de l'entrée du noyau fortifié (hypothèse II) : existe-t-il dans ce secteur des dispositifs qui auraient pu recevoir les socles des rondes-bosses ? La réponse n'est pas claire, d'autant plus que tout le pied de l'enceinte n'a pas été exploré, notamment vers l'ouest, et que de nombreux bouleversements ont été pratiqués depuis des années par une succession de « chercheurs de trésors ». Envisageons successivement les deux côtés de part et d'autre de l'escalier monumental :

■ 19 Bloc aniconique comportant une mortaise et provenant de l'effondrement de blocs devant le rempart.

– à l'est (hypothèse IIa), durant les périodes 10 à 12, s'étend un espace rectangulaire (ESP 1) dont on connaît mal la fonction et l'organisation aux époques qui nous concernent, qui deviendra plus tard un entrepôt de doliums, lorsque ce secteur appartiendra à une « ferme » (période 14). Auparavant, aucun aménagement interne ne peut être signalé, pas même un dispositif pour l'évacuation des eaux dans ce cul-de-sac qui devait être couvert d'un toit établi entre la fortification et l'habitation la plus proche (ESP 5). Ce lieu ne constituait pas non plus un passage aisé, la partie médiane d'un mur plus ancien d'une habitation disparue (ESP 17 de la période 8b) demeurant encore partiellement en élévation (Boissinot 2004, fig. 3), imposant un enjambement périlleux. Cet espace pouvait donc abriter des objets, comme une statue peinte, sans trop de dommages. Mais nous n'avons malheureusement ici aucun dispositif qui puisse appuyer une telle hypothèse, à moins de considérer que le socle de la sculpture était disposé à même le sol. Une deuxième observation s'impose pour le même espace : bien après la destruction du site à la période 14, mais avant que

■ 20 Quatre hypothèses possibles concernant l'emplacement des statues de guerriers inscrites sur une restitution partielle du noyau fortifié et de quelques habitations qui l'entourent.

■ 21 Hypothèse de liaison entre le portique (première reconstitution) et les statues (d'après Coignard 1991 et Gassend 1991).

celui-ci ne soit aménagé en terrasses de culture (XVIII^e s. ?), et sans lien avec les plantations arboricoles effectuées qui sont dans des creusements rectangulaires, deux fosses ovoïdes emboîtées l'une dans l'autre (FS 423 et 461) sont creusées (fig. 22). Leur remplissage, assez grossier, n'éclaire guère leur fonction initiale ; on s'orientera toutefois vers un creusement destiné à la récupération de matériaux. Si l'on remarque maintenant qu'elles se situent au droit d'un décrochement dans les structures de maintien moderne des terres agricoles (MR 465 et 471), on peut penser qu'il s'agit là d'un lieu compatible avec celui de la découverte des statues au XIX^e s. (Boissinot, Gantès 2000, fig. 17 ; Boissinot 2004, 53). Dans ce cas, il faudrait convenir, vu les profondeurs atteintes par ces fosses, que les sculptures gisaient dans un remblai préparatoire à l'installation de la ferme de la dernière période d'occupation, bien au-dessus des niveaux de fonctionnement des périodes 10 et 12. De toute évidence, nous ne disposons pas d'un argument imparable, aucun autre fragment lapidaire extrait des lambeaux des mêmes horizons stratigraphiques n'ayant pu être mis en connexion avec lesdites statues ;

- à l'ouest (hypothèse IIb), dans une bande explorée exiguë, une fosse carrée (FS 529) occupe l'espace libre entre deux volées orthogonales de marches de l'escalier monumental et l'angle de l'habitation la plus proche qu'elle vient à peine écorner (ESP 26 : non fouillé). L'excavation est parallélépipédique (1,70 x 1,20 x 1,10 m), creusée jusqu'au rocher, mais sans l'atteindre totalement et présente un remplissage singulier fait de gros blocs et de matériaux décantés, adobes et graines carbonisées, celui-ci s'étant en partie déversé dans un ravinement érodant la ligne de façade de ce côté occidental de la rue 6. Parmi les éléments mobilisés, aussi bien dans la fosse que dans le ravinement contigu, on compte un nombre important de fragments lapidaires, certains d'entre eux correspondant manifestement à des rondes-bosses ; contrairement aux remblais déjà signalés, les fragments de taille inférieure à quelques centimètres sont ici absents, ce qui semble exclure toute opération de broyage sur place. Il est difficile de trouver une raison à une telle dispersion en dehors du colmatage rapide de la fosse,

■ 22 Les deux fosses ovoïdes découvertes dans l'espace 1 devant le rempart : un lieu pour la découverte des statues ?

■ 23 Une des cavités creusées dans le flanc du plateau sommital.

remplie avec des matériaux issus des lambeaux de la terrasse 1 situés en contre-haut, également riches en carpo-restes, mais où cependant les tessons de vases de réserve abondent lors de la dernière occupation. Quoiqu'il en soit, ce phénomène doit être placé après la destruction de la dernière bourgade protohistorique (période 12), alors que les murs de façade de la rue 6 ont été presque entièrement démantelés ; il peut être contemporain de l'ultime installation (période 14), ou à peine antérieur ou postérieur à celle-ci, mais, assurément antérieur à la mise en

place des premières terrasses agricoles. On peut très bien imaginer un socle pour une statue de guerrier à cet endroit précis – la taille de l'excavation est largement suffisante pour des côtés de 0,65 m –, éventuellement extrait lorsque les ruines de la bourgade furent investies par une « ferme ». Mais, une fois de plus, nous sommes obligés de reconnaître que les éléments probants nous font défaut.

Dernière alternative, parmi beaucoup d'autres en nombre indéfini³, faut-il s'écarter plus encore du noyau et considérer les différentes niches taillées dans le rocher du plateau (hypothèse III) ? Évidemment, ces cavités aménagées (fig. 23) ne sont pas datées, et nous n'avons aucun argument pour placer leur aménagement durant la Protohistoire. En outre, si l'on retenait cette position, la plupart des fragments connus n'auraient pas pu parvenir à leur point de découverte grâce aux seules lois de la chute des corps ; mais, doit-on pour autant exclure un transport de blocs afin de s'approvisionner en matériaux, lorsqu'on doit construire des terrasses de culture à l'époque moderne par exemple ?

En présentant ces trois hypothèses (fig. 20), nous avons mis entre parenthèses une certaine mobilité spatiale et temporelle pour les pièces sculptées – nous évoquons, bien évidemment en priorité, les statues de guerriers assis en tailleur, dont le nombre pourrait atteindre près d'une dizaine. Ces considérations valent à l'échelle du site et peuvent également s'étendre à toute une micro-région, ne serait-ce qu'en tenant compte de l'origine des matériaux utilisés pour la statuaire. En s'inspirant de l'exemple d'Entremont qui recèle des statues dont le style peut être daté d'une période non représentée sur le site même (Arcelin, Rapin 2002 ; 2003), on pourrait penser que les effigies ont circulé d'un site à un autre : une telle hypothèse expliquerait en partie le décalage entre la datation du portique (III^e s. av. J.-C.) et celle des cuirasses souples avec dossière des guerriers (vers le V^e s. av. J.-C.), ainsi que l'absence (pour l'instant) de tout élément lapidaire sur le site à l'époque (période 4) où ces représentations auraient pu être sculptées.

L'étude des figurations sculptées peut-elle nous aider dans la formulation de nos hypothèses ? La série la mieux représentée est constituée de guerriers cuirassés assis en tailleur pour lesquels aucune tête n'a été retrouvée. On ne croit plus désormais qu'il s'agisse de grands prêtres vêtus de chasubles. On s'oriente plutôt vers un culte des ancêtres, valeureux (?) guerriers dont la présence est un ciment indispensable pour la communauté. Dans ce domaine de l'ancestralité, certes difficile à appréhender par l'archéologie, on en saurait sans doute plus si les rites funéraires étaient mieux connus à cette période : mais, à Roquepertuse comme ailleurs en Provence, les nécropoles de cette période sont pour l'instant quasi-inexistantes. La destruction des effigies ancestrales, parfois poussée jusqu'à la pulvé-

risation, peut évoquer, par sa violence, un phénomène d'iconoclastie, les sociétés humaines s'interdisant de façon récurrente l'usage de la représentation, que ce soit à propos des images sacrées ou profanes. On peut aussi envisager que ce soit la dimension politique que les destructeurs aient cherché à atteindre, l'arrivée d'une nouvelle lignée nécessitant par exemple de nouvelles ressources identitaires.

En dehors des guerriers et de la sculpture bicéphale, les autres représentations appartiennent au monde animal, parfois imaginaire : vautour en ronde bosse, chevaux traités en bas relief, mais aussi en ronde bosse sur un exemplaire de taille réduite ou encore peints sur un socle, serpent et animal marin, tous deux peints sur des linteaux du portique. On ne voit pas pourquoi de telles images seraient incompatibles avec la mise en scène d'un pouvoir politique.

4. Conclusion

En définitive, peut-on réfuter maintenant l'hypothèse d'un « sanctuaire », maintes fois proposée à propos de Roquepertuse ? Oui, si l'on attribue à ce lieu une fonction spécialisée, qui rende compte de la grande majorité des faits observés. Car il n'existe sur ce site aucune offrande facilement reconnaissable ; la plupart des vestiges découverts n'échappent pas en outre à la sphère de l'économie domestique ; quant à la statuaire, elle n'évoque pas prioritairement des thèmes « surnaturels ». La réponse doit être plus nuancée dès lors que l'on considère une frontière plus floue entre le sacré et le profane. Le monument à portiques, qu'il soit édifice public ou résidence aristocratique, ne devait pas être complètement étranger aux rites et mythologies locales, ne serait-ce qu'à travers les thèmes de l'ancestralité ;

il a pu constituer un ancrage pour la communauté protohistorique, d'abord installée sur un petit éperon, et vite débordée par un accroissement de population. Cette possible référence à des ancêtres a certainement connu des ruptures au gré des conjonctures humaines, comme peuvent en témoigner les différentes destructions repérées ; quant à la prolonger jusqu'à la fin du Néolithique, en évoquant notamment le domaine funéraire et ses « menhirs », il y a là un pas que l'on ne franchira pas ici.

Le statut confédéral du site autrefois postulé par M. Clerc, alors qu'on ne connaissait presque rien de la religion des Salyens et de ses traces, puis, plus tard encore, les découvertes se cumulant, lorsqu'on envisageait encore sa position déterminante à la limite du « territoire de Marseille », doivent maintenant être considérés avec prudence. Si l'on peut admettre à titre d'hypothèse que des statues ont circulé d'un site à un autre, comme cela vient d'être proposé pour le site plus tardif d'Entremont, aucun argument archéologique décisif ne permet d'accorder à Roquepertuse le rôle central que l'on a voulu lui conférer pour les premières phases du second âge du Fer. Une fois le site violemment détruit à la fin de la période 12, les ruines sont provisoirement occupées par une « ferme ». Probablement, une partie de la population a-t-elle gagné les hauteurs voisines de Sainte-Propice, ou celles de sites plus éloignés encore ; ont-ils alors amené avec eux quelques-unes des statues qui avaient échappé aux premières phases d'iconoclastie ? Que sont devenues les têtes des statues de guerriers, dont aucun fragment n'a été retrouvé sur le site à ce jour ?

Philippe BOISSINOT

EHESS, CRPPM/TRACES, UMR - CNRS 5608,
39 allées Jules Guesde, 31000 Toulouse
Maison de la Recherche, université de Toulouse II,
5 allée A. Machado, 31058 Toulouse Cedex 9

Notes de commentaire

1. Selon la notation que nous avons proposée (Boissinot, Gantès 2000, fig. 1) et les équivalences que l'on peut lire entre le plan publié par l'auteur (Gérin-Ricard 1927, pl. X, fig. 2 ; Gérin-Ricard 1928, fig. 2) et les données de terrain.
2. À moins que la carrière aujourd'hui visible au contact de la plaine n'ait été en partie exploitée durant la Protohistoire

3. Nous aurions pu, de manière équivalente, proposer un emplacement sur le plateau sommital, comme l'avait déjà suggéré M. Clerc, espace malheureusement très mal connu par l'archéologie, où ne subsistent que les soubassements de quelques habitations agglomérées inscrites dans le rocher (Boissinot, Gantès 2000, fig. 8).

Références bibliographiques

- Arcelin, Dedet, Schwaller 1992** : ARCELIN (P.), DEDET (B.), SCHWALLER (M.) – Espaces publics, espaces religieux protohistoriques en Gaule méridionale. In : GARCIA (D.) dir. – *Espaces et monuments publics protohistoriques de Gaule méridionale* (dossier). *DocAMérid*, 15, 1992, pp. 181-242.
- Arcelin, Rapin 2002** : ARCELIN (P.), RAPIN (A.) – Images de l'aristocratie du second âge du Fer en Gaule méditerranéenne. Autour de la statue d'Entremont. In : GUICHARD (V.), PERRIN (F.) dir. – *L'aristocratie celtique à la fin de l'âge du Fer (II^e s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C.)*. Actes de la table ronde internationale du CAE du Mont-Beuvray (juin 1999). Glux-en-Glenne, 2002, pp. 29-66 (*Bibracte*, 5).
- Arcelin, Rapin 2003** : ARCELIN (P.), RAPIN (A.) – Considérations nouvelles sur l'iconographie anthropomorphe de l'âge du Fer en Gaule méditerranéenne. In : BUCHSENSCHUTZ (O.), BULARD (A.), CHARDENOUX (M.-B.), GINOUX (N.) dir. – *Décors, images et signes de l'âge du Fer européen*. Actes du XXVI^e colloque de l'AFEAF (Bobigny 2002). Tours, 2003, pp. 183-219 (Suppl. à la *RACFr*, 24).
- Barbet 1991** : BARBET (A.) – Roquepertuse et la polychromie en Gaule méridionale à l'époque préromaine. In : *Le sanctuaire protohistorique de Roquepertuse (commune de Velaux, Bouches-du-Rhône)* (dossier). *DocAMérid*, 14, 1991, pp. 53-81.
- Bessac, Bouloumié 1985** : BESSAC (J.-C.), BOULOUMIÉ (B.) – Les stèles de *Glanum* et de Saint-Blaise, et les sanctuaires préromains du Midi de la Gaule. *RANarb*, 18, 1985, pp. 127-187.
- Bessac, Chausserie-Laprée 1992** : BESSAC (J.-C.), CHAUSERIE-LAPRÉE (J.) – Documents de la vie spirituelle et publique des habitants de Saint-Pierre et de l'Île à Martigues (B.-du-Rh.). *DocAMérid*, 15, 1992, pp. 134-157.
- Boissinot 1998** : BOISSINOT (P.) – La réinterprétation du « sanctuaire » de Roquepertuse. *Archeologia*, 351, 1998, pp. 42-45.
- Boissinot 1999** : BOISSINOT (P.) – Remarques sur la phase ultime de l'occupation de Roquepertuse. *Bulletin de l'AFEAF*, 17, 1999, pp. 12-13.
- Boissinot 2000** : BOISSINOT (P.) – L'habitat de Roquepertuse. In : CHAUSERIE-LAPRÉE (J.) dir. – *Le temps des Gaulois en Provence*. Martigues, Musée Ziem, 2000, pp. 151-155.
- Boissinot 2004** : BOISSINOT (P.) – Usage et circulation des éléments lapidaires de Roquepertuse. *DocAMérid*, 27, 2004, pp. 49-62.
- Boissinot, Gantès 2000** : BOISSINOT (P.), GANTÈS (L.-F.) avec la participation de GASSEND (J.-M.) – La chronologie de Roquepertuse. Propositions préliminaires à l'issue des campagnes 1994-1999. *DocAMérid*, 23, 2000, pp. 249-271.
- Boissinot, Lescure 1998** : BOISSINOT (P.), LESCURE (B.) – Nouvelles recherches sur le « sanctuaire » de Roquepertuse à Velaux (III^e s. av. J.-C.). Premiers résultats. In : *Entremont et les Salyens* (dossier). Actes du colloque d'Aix-en-Provence (5-6 avril 1996). 1998, pp. 84-89 (*DocAMérid*, 21).
- Clerc 1916** : CLERC (M.) – *Aquae-Sextiae*. Aix-en-Provence, 1916, 576 p.
- Coignard 1991** : COIGNARD (R. et O.) – L'ensemble lapidaire de Roquepertuse : nouvelle approche. In : *Le sanctuaire protohistorique de Roquepertuse (commune de Velaux, Bouches-du-Rhône)* (dossier). *DocAMérid*, 14, 1991, pp. 27-42.
- Coll. 1991** : COLLECTIF – *Le sanctuaire protohistorique de Roquepertuse (commune de Velaux, Bouches-du-Rhône)* (dossier). *DocAMérid*, 14, 1991, pp. 7-88.
- Gantès 1978** : GANTÈS (L.-F.) – À propos du matériel trouvé sur le sanctuaire préromain de Roquepertuse à Velaux (B.-du-Rh.) : fouilles H. de Gérin-Ricard 1919, 1924 et 1927. *BAProv*, 1, 1978, pp. 37-46.
- Gassend 1991** : GASSEND (J.-M.) – A propos de la répartition des linteaux et piliers du portique de Roquepertuse. In : *Le sanctuaire protohistorique de Roquepertuse (commune de Velaux, Bouches-du-Rhône)* (dossier). *DocAMérid*, 14, 1991, pp. 19-25.
- Gérin-Ricard 1927** : GÉRIN-RICARD (H. de) – *Le sanctuaire préromain de Roquepertuse à Velaux (Bouches-du-Rhône). Étude sur l'art gaulois avant les temps classiques*. Marseille, Soc. de Stat., d'Hist. et Archéol. de Marseille et de Provence, 1927, 53 p. et 10 pl. h. t.
- Gérin-Ricard 1928** : GÉRIN-RICARD (H. de) – Le sanctuaire préromain de Roquepertuse. Fouille de 1927 (supplément). *Provincia*, VIII, 1928, pp. 53-60.
- Gilles 1873** : GILLES (I.) – *Les Saliens avant la conquête romaine. Velaux. Sainte-Eutrope et les deux statues de la Roque-Pertuse*. Paris, Thorin, 1873, 27 p.
- Guillaumet, Rapin 2000** : GUILLAUMET (J.-P.), RAPIN (A.) – L'art des Gaulois du Midi. In : CHAUSERIE-LAPRÉE (J.) - *Le temps des Gaulois en Provence*. Martigues, Musée Ziem, 2000, pp. 79-84.
- Hasler et al. 2002** : HASLER (A.), COLLET (A.), DURAND (C.), CHEVILLOT (P.), RENAULT (S.), RICHIER (A.) – Ventabren - Château Blanc. Une nécropole tumulaire néolithique. In : COLL. – *Archéologie du TGV Méditerranée. Fiches de synthèse. Tome 1. La Préhistoire*. Lattes, 2002, pp. 227-238 (*Monogr.Archéol.Médit.*, 8).
- Rapin 1999** : RAPIN (A.) – L'armement celtique en Europe : chronologie de son évolution technologique du V^e au I^{er} s. av. J.-C. In : *Estudios sobre las armas antiguas, armamento, arte militar y vida cultural en oriente y occidente. Gladius*, XIX, 1999, pp. 33-67.
- Rapin 2002** : RAPIN (A.) – Die Grossplastik in Südfrankreich und die Keltische Kunst. In : FREY (O.-H.) éd. – *Das Rätsel der Kelten von Glauberg*. Stuttgart, Theiss, 2002, pp. 223-228.
- Rapin 2004** : RAPIN (A.) – Pour une nouvelle lecture de la sculpture préromaine de Gaule méridionale. In : ARCELIN (P.), CONGÈS (G.) dir. – *La sculpture protohistorique de Provence dans le Midi gaulois* (dossier). *DocAMérid*, 27, 2004, pp. 13-22.
- Roth 2004** : ROTH (A.) – Le contexte archéologique de la statue de *Glanon* (Saint-Rémy-de-Provence, Bouches-de-Rhône). In : ARCELIN (P.), CONGÈS (G.) dir. – *La sculpture protohistorique de Provence dans le Midi gaulois* (dossier). *DocAMérid*, 27, 2004, pp. 23-43.